

edward  
st aubyn

---

peu importe



*du même auteur*

SUR LE FIL  
POINT DE FUITE  
UN PEU D'ESPOIR (LA TRILOGIE DE  
PATRICK MELROSE)

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

LE GOÛT DE LA MÈRE  
ENFIN

*du même auteur*  
*disponibles en numérique*

APRÈS TOUT  
MAUVAISE NOUVELLE  
LE GOÛT DE LA MÈRE  
ENFIN



EDWARD ST AUBYN

PEU IMPORTE

Traduit de l'anglais par Marie Ploux  
avec la collaboration de Sophie Brunet

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Never Mind*

© Edward St Aubyn, 1992  
© Éditions Balland, 1994, pour la traduction  
française  
© Christian Bourgois éditeur 2011, pour l'édition  
numérique

*Four Ana*



# 1

A sept heures et demie du matin, Yvette, portant le linge repassé la veille au soir, descendait l'allée qui conduisait à la maison. Une de ses sandales, qu'elle devait retenir en crispant les orteils à cause d'une lanière cassée, claquait faiblement à chaque pas tandis qu'elle avançait d'une démarche incertaine sur le sol caillouteux et défoncé. Par-dessus le mur, sous la rangée de cyprès qui longeait l'allée, elle aperçut le docteur debout dans le jardin.

Il avait sa robe de chambre bleue et des lunettes de soleil sur le nez, bien qu'à cette heure matinale le soleil de septembre restât caché derrière la masse calcaire de la montagne. De la main gauche, il dirigeait un tuyau d'arrosage vers une colonne de fourmis qui s'affairaient à ses pieds. Sa technique était parfaitement au point : il laissait les survivantes de l'inondation se débattre sur le gravier mouillé attendant qu'elles aient recouvré leur dignité pour les écraser sous un nouveau déluge. De sa main libre, il ôta de sa bouche le cigare dont la fumée montait vers les boucles châtain mêlé de gris qui recou-

vraient son front bombé. Il réduisit ensuite le débit du jet d'eau avec le pouce afin de mieux le concentrer sur une fourmi dont il avait juré la perte.

Si Yvette arrivait à dépasser le figuier, elle pourrait se glisser dans la maison sans que le Dr Melrose la vît. Elle savait pourtant qu'il avait pris l'habitude de l'interpeller sans lever les yeux, à l'instant précis où elle se croyait à l'abri derrière l'arbre. La veille, il avait fait durer la conversation exactement le temps qu'il fallait pour l'épuiser sans aller jusqu'à l'obliger à lâcher son paquet de linge. Il évaluait ce genre de choses avec une grande précision. D'abord, il lui avait demandé son avis sur le mistral, en marquant un respect exagéré pour ses connaissances climatiques. Ensuite, il avait eu l'amabilité de s'intéresser au fils d'Yvette et à son travail au chantier naval. La douleur, à ce moment-là, s'était étendue des bras aux épaules, et elle commençait à sentir des élancements dans le cou. Elle avait décidé de ne pas fléchir, même quand il avait demandé des nouvelles du lumbago de son mari et s'était inquiété de savoir s'il pourrait conduire le tracteur pour la moisson. Ce jour-là, il s'abstint du « Bonjour, chère Yvette », prélude à ces petites causeries matinales remplies de sollicitude. Elle se baissa pour passer sous les branches basses du figuier et pénétra dans la maison.

Le château, comme Yvette appelait ce qui n'était, pour les Melrose, qu'un vieux mas provençal, était bâti sur un terrain en pente et l'allée arrivait donc au niveau du premier étage. D'un côté, un large perron descendait vers la terrasse devant le salon, de l'autre, une seconde volée de marches contournait la maison et menait à une petite chapelle qui servait de réduit à poubelles. L'hiver, l'eau s'écoulait en gargouillant à

travers une série de flaques, mais à cette époque de l'année la rigole près du figuier restait silencieuse, jonchée de figues écrasées et éclatées qui avaient coloré le sol à l'endroit de leur chute.

Yvette entra dans la haute pièce sombre et posa son repassage. Après avoir allumé, elle sépara les serviettes des draps, les draps des nappes. Il y avait dix grands placards bourrés de piles de linge bien plié dont on ne se servait jamais. Quelquefois Yvette les ouvrait pour admirer cette collection protégée. Il fallait incliner les nappes damassées sous un certain angle pour discerner les motifs – branches de laurier, grappes de raisin – qui y avaient été tissés. Elle effleurait du doigt les monogrammes brodés qui ornaient les draps blancs et lisses, les couronnes qui entouraient le chiffre « V » brodé au coin des serviettes. Elle aimait surtout la licorne campée au-dessus d'une guirlande de mots en langue étrangère brodée sur quelques-uns des draps les plus anciens dont on ne se servait jamais non plus. Mme Melrose tenait à ce qu'Yvette recyclât toujours la même pile de linge ordinaire qui était rangée dans le petit placard près de la porte.

Eleanor Melrose monta quatre à quatre les marches usées qui menaient de la cuisine à l'allée. En avançant plus lentement elle aurait pris le risque de tituber, de s'arrêter et de s'asseoir, désespérée, sur le muret de l'escalier. Elle se sentait affreusement mal, trop pour oser manger, d'autant plus qu'elle avait aggravé son cas en fumant une cigarette. Elle s'était brossé les dents après avoir vomi, mais le goût de la bile lui restait dans la bouche. D'ailleurs elle s'était aussi lavé les dents avant, suivant un incorrigible penchant à l'optimisme.

Depuis le début du mois de septembre, les matinées étaient plus fraîches et l'air sentait déjà l'automne. Eleanor s'en rendait à peine compte, alors que la sueur délayait la couche de poudre sur son front. A chaque enjambée, elle appuyait une main sur son genou pour mieux se lancer en avant. Derrière ses énormes lunettes noires, elle gardait l'œil fixé sur les chaussures de toile qui recouvraient ses pieds trop blancs, les jambes comme deux piments mûrs dans le pantalon en soie sauvage, d'un rose vif, qui lui collait aux cuisses.

Elle voyait en imagination un flot de vodka couler sur de la glace : les glaçons devenaient transparents, tombaient au fond du verre, la glace craquait comme une épine dorsale sous la main sûre d'un ostéopathe ; ces petits cubes bêtes et collants flottaient, tintaient en s'entrechoquant, le givre embuait la paroi du verre, la vodka coulait dans sa gorge, froide et onctueuse.

A gauche des marches, l'allée montait en pente raide vers le terre-plein circulaire où elle avait garé sa Buick grenat à l'ombre d'un pin parasol. La voiture avait l'air déplacée, étirée de tout son long sur ses pneus à flanc blanc face aux vignes en terrasse et aux champs d'oliviers. Mais, pour Eleanor, elle était comme un consulat en terre étrangère, le recours vers lequel se hâte le touriste dévalisé.

Des gouttes de résine translucide étaient collées au capot de la Buick. Et c'était toute une coulée avec, prise dedans, une aiguille de pin desséchée, qui engluait le bas du pare-brise. Elle essaya de l'enlever mais ne réussit qu'à salir encore plus la vitre et à s'en mettre plein les doigts. Elle mourait d'envie d'entrer dans la voiture mais elle ne pouvait pas s'empêcher de gratter et de se noircir les ongles. Eleanor éprouvait pour sa Buick un

amour proportionnel à l'indifférence que David lui portait : il ne la conduisait jamais, ne montait même jamais dedans. La maison et le terrain étaient la propriété d'Eleanor, elle payait les domestiques et la boisson, mais seule la voiture lui appartenait.

La première fois qu'elle avait vu David, douze ans auparavant, elle avait été immédiatement séduite par son expression. Cet air que les hommes se croient autorisés à prendre en contemplant leurs terres à travers les vitres d'un glacial salon anglais s'était fait, en cinq siècles, toujours plus inflexible pour atteindre, avec David, la perfection. Eleanor n'avait jamais bien saisi pourquoi les Anglais étaient persuadés que le comble de la distinction consistait à rester très longtemps sans rien faire au même endroit, mais David incarnait cette certitude. Il descendait de Charles II, par une prostituée. « A votre place, je ne m'en vanterais pas », avait-elle dit en riant, la première fois qu'il l'avait mentionné. Au lieu de sourire, il l'avait regardée de côté, de cette manière qu'elle en était venue à haïr, en avançant la lèvre inférieure et en laissant supposer que seul un effort de tolérance extrême l'empêchait de proférer quelque chose de définitif.

A une époque, elle avait admiré sa décision de devenir médecin. Quand il en avait fait part à son père, le général Melrose lui avait aussitôt coupé les vivres pour investir dans l'élevage de faisans. Tirer sur des hommes et des animaux, c'était digne d'un gentleman, soigner leurs blessures, c'était bon pour des charlatans de la petite bourgeoisie. Ainsi pensait le général, et cette conviction l'autorisait à se livrer désormais sans entraves aux plaisirs de la chasse. Il n'avait pas eu besoin de se forcer pour battre froid à son fils. La pre-

mière fois qu'il s'était intéressé à David, c'était pour lui demander ce qu'il envisageait de faire après Eton. Celui-ci avait balbutié : « Je crains de ne pas bien le savoir, monsieur », sans oser dire qu'il voulait composer de la musique. Le général avait remarqué que son fils s'amusait à pianoter et jugea avec raison qu'une carrière militaire mettrait un frein à ces élans d'efféminé. « L'armée », avait-il dit, en proposant un cigare à son fils dans un geste de gauche camaraderie.

Aux yeux d'Eleanor, malgré tout, David tranchait sur la bande de petits snobs anglais et de cousins éloignés qui lui tournaient autour, toujours prêts à faire face au péril ou à partir en week-end, pleins de souvenirs qui n'étaient même pas les leurs, souvenirs du mode de vie de leurs ancêtres, qui n'avaient pas grand-chose à voir avec ce que leurs ancêtres avaient réellement vécu. Il lui avait semblé, alors, la première personne capable de la comprendre. Aujourd'hui il était la dernière vers qui elle avait envie de se tourner. Le changement était difficile à expliquer, elle refusait de croire qu'il ait tout bonnement attendu son argent à elle pour s'offrir les fantaisies qui lui étaient dues. C'était peut-être, au contraire, cet argent qui l'avait rabaissé. Il avait cessé d'exercer peu de temps après leur mariage. Au début il avait été question de consacrer une partie de sa fortune à la création d'un foyer pour alcooliques. Dans un certain sens, ils y avaient réussi.

De nouveau, Eleanor eut peur de tomber sur David. Elle laissa à contrecœur la résine de pin sur le pare-brise, se hissa au volant de la lourde Buick et passa devant le perron avant d'emprunter l'allée poussiéreuse et de s'arrêter à mi-pente. Elle devait prendre Anne

chez Victor Eisen et, de là, filer à l'aéroport, mais il fallait d'abord se remettre d'aplomb. Une demi-bouteille de cognac Bisquit était cachée dans un coussin sous le siège du conducteur. Elle avait dans son sac deux sortes de comprimés : des jaunes pour retrouver la forme, et des blancs pour chasser l'angoisse et la panique qui revenaient du même coup. Jugeant que la route serait longue, elle prit quatre comprimés jaunes au lieu de deux et, comme elle avait peur que cette double dose ne la rendît anxieuse, elle en prit aussi deux blancs, avalant la moitié du cognac pour faire passer le tout. Elle tressaillit violemment. Puis, avant même qu'il fût dans son sang, elle sentit le choc de l'alcool, sa chaleur bienfaisante.

Elle était restée assise tout au bord du siège. Elle s'y installa plus confortablement et, pour la première fois de la journée, se reconnut dans la glace du rétroviseur. Elle réintégrait son corps comme un somnambule grimpe dans son lit au retour d'une expédition dangereuse. En silence, derrière les vitres relevées, elle vit des pies blanc et noir jaillir des vignes et les aiguilles de pin se détacher nettement contre le ciel pâle nettoyé par deux jours de mistral. Elle redémarra et la voiture s'éloigna, suivant sa route hésitante sur des sentes étroites et abruptes.

Las de noyer des fourmis, David Melrose ferma le tuyau d'arrosage. Dès que la cible s'élargissait, le jeu devenait désespérant. Il y avait toujours une autre fourmière et encore une autre série de fourmières. David prononçait « aunts » (tantes) au lieu de « ants » (fourmis). Des tantes plutôt que des fourmis, voilà qui donnait du piquant à ses entreprises meurtrières : il n'avait

qu'à penser aux sept sœurs de sa mère, hautaines, égoïstes avec leurs aspirations élevées, devant lesquelles, enfant, il jouait du piano.

Il laissa tomber le tuyau d'arrosage sur le gravier et songea combien Eleanor lui était devenue inutile. Elle se raidissait de peur depuis trop longtemps. Autant palper le foie d'un malade qu'on sait déjà atteint d'une cirrhose. On pouvait seulement la convaincre de se détendre de loin en loin.

Il repensa au jour où il l'avait invitée à dîner chez lui, douze ans auparavant. Dieu qu'elle était confiante, à cette époque! Ils couchaient déjà ensemble, mais il l'intimidait encore. Elle portait une robe blanche assez informe avec de gros pois noirs. Elle avait vingt-huit ans, mais la coupe simple de ses cheveux blonds et raides lui donnait l'air plus jeune. Il la trouvait jolie, dans son genre, un rien ahuri et pâlot, mais il était surtout séduit par son inquiétude, cette agitation réprimée d'une femme qui brûle de se donner à une grande cause, sans pour autant savoir laquelle.

Ce soir-là, il avait préparé un plat marocain, du pigeon farci aux amandes. Il lui en avait servi un morceau sur un lit de riz au safran, puis il avait tiré l'assiette vers lui en demandant :

– Feriez-vous quelque chose pour moi?

– Bien sûr, avait-elle répondu, mais quoi?

Il avait posé l'assiette par terre derrière sa chaise.

– Est-ce que vous accepteriez de manger sans couteau ni fourchette, sans les mains, à même l'assiette?

– Comme un chien, vous voulez dire? avait-elle demandé.

– Comme une fille qui fait le chien.

- Mais pourquoi ?
- Parce que je le veux.

Plaisir du risque : elle pouvait refuser et partir. Si elle restait et faisait ce qu'il lui demandait, elle serait sa captive. Bizarrement, ils n'avaient ni l'un ni l'autre songé un seul instant à rire.

Se soumettre, même à l'absurde, c'était pour Eleanor une réelle tentation. Elle y sacrifierait des choses auxquelles elle refusait de croire – les bonnes manières, la dignité, l'orgueil – pour une seule à laquelle elle voulait croire : l'esprit de sacrifice. Sur le moment, l'inutilité de son geste semblait lui conférer encore plus de pureté.

Elle se mit à quatre pattes sur le tapis persan élimé et posa les mains à plat de chaque côté de l'assiette. Les coudes relevés, elle baissa la tête pour prendre un morceau de pigeon entre les dents et sentit se raidir son épine dorsale.

Elle se rassit sur les talons, posa les mains sur ses genoux et commença à mâcher tranquillement. Le pigeon avait un drôle de goût. Elle leva légèrement les yeux et vit les chaussures de David : l'une, sur le plancher, pointait dans sa direction, l'autre se balançait tout près de son visage. Elle ne regarda pas plus haut que les genoux croisés et se baissa à nouveau, en mangeant cette fois avec plus de zèle. Elle plongea sa figure dans le riz pour pincer une amande entre ses lèvres et secoua doucement la tête pour détacher un morceau de chair de l'os de pigeon. Quand enfin elle regarda David, sa joue était luisante de sauce et les grains de riz jaune lui collaient à la bouche et au nez. Elle avait complètement perdu son air ahuri.

Pendant quelques secondes David l'aima d'avoir fait

ce qu'il demandait. Il allongea le pied et lui caressa doucement la joue avec le bord de sa chaussure. Tant de confiance le captivait, mais qu'allait-il en faire ? Il avait déjà atteint son but, obtenu la totale reddition d'Eleanor.

Le lendemain, il raconta la scène à Nicholas Pratt. Comme souvent, il avait fait dire par son secrétaire qu'il était occupé, pour rester boire au club, loin de ces enfants fiévreux et de ces bonnes femmes qui faisaient passer leurs gueules de bois pour des migraines. Il aimait prendre un verre sous le plafond bleu et or de la salle de séjour où passaient des gens importants, avec des murmures dans leur sillage. Les membres plus ternes, plus obscurs et plus dissolus du club se sentaient flotter dans cette atmosphère de pouvoir, comme des petites barques amarrées qui se soulèvent au gré de la houle provoquée par le départ d'un grand voilier.

— Pourquoi l'as-tu obligée à faire ça ? demanda Nicholas, partagé entre malice et dégoût.

— Elle a une conversation indigente, tu ne trouves pas ? avait dit David.

Nicholas n'avait pas opiné. Il résistait à cette compli-cité forcée, qui lui rappelait trop la soumission d'Eleanor.

— Et elle avait une conversation plus intéressante, une fois par terre ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas magicien, répondit David, les chances de la rendre spirituelle étaient nulles, mais au moins j'ai réussi à la faire taire. J'avais peur d'entendre parler, une fois de plus, des souffrances des riches. J'en sais si peu là-dessus, elle en sait si peu sur le reste !

Nicholas pouffa, David montra les dents. On passe-

rait des heures à énumérer les talents qu'il dilapide, pensa Nicholas, mais il y en a quand même un qu'il n'a jamais eu : l'art de sourire.

David monta par la droite l'escalier double qui séparait le jardin de la terrasse. A soixante ans, il avait encore une chevelure drue, indocile et son visage était toujours d'une beauté étonnante. Le seul défaut de ce visage était sa perfection même. Il faisait penser à une demeure inhabitée, ou même à un simple dessin d'architecte. Rien de ce que son propriétaire avait pu faire n'était venu altérer la pureté de ses lignes. Les familiers de David guettaient en vain des signes de déclin. Il fallait bien l'admettre : chaque année ajoutait de la noblesse à ce masque. Derrière les verres fumés, même lorsqu'il gardait la tête droite et la nuque raide, ses regards mobiles restaient à l'affût des faiblesses d'autrui. C'est le diagnostic qui avait été pour lui l'aspect le plus enivrant de la pratique médicale : les patients qui avaient perdu leur mystère cessaient souvent de l'intéresser, sauf si quelque chose, dans leurs souffrances, réveillait sa curiosité. Quand il ne portait pas ses lunettes noires, il affectait un air distrait, jusqu'à ce qu'il perçût le point faible de quelqu'un. Alors, son regard durcissait comme un muscle bandé.

Il s'arrêta en haut de l'escalier et jeta son cigare éteint par-dessus le mur, dans le vignoble en contrebas. Devant lui, la vigne vierge qui couvrait le côté sud de la maison rougeoyait déjà. Il en admira la couleur. C'était comme un défi lancé à la décrépitude, un homme qui crache au visage de son bourreau. Ce matin il avait vu Eleanor filer de bonne heure dans sa voiture ridicule. Il avait même vu Yvette se glisser subrepticement dans la maison. Qui pouvait leur jeter la pierre ?

Sa dureté vis-à-vis d'Eleanor ne continuerait à opérer que s'il jouait des contrastes : déploiements de sollicitude, regrets délicatement exprimés de ses penchants destructeurs. Il le savait mais à quoi bon ? Cette femme l'avait infiniment déçu. Elle ne pouvait pas l'aider à défaire en lui ce nœud de mutisme qu'il sentait, au contraire, se resserrer comme une menace de suffocation, à chaque souffle.

Inexplicablement, il avait été obsédé tout l'été par le souvenir de ce muet difforme aperçu à l'aéroport d'Athènes. Il jetait des prospectus publicitaires sur les genoux des voyageurs en attente pour essayer de leur vendre ses sachets de pistaches. Il se propulsait en avant, frappant le sol de ses pieds incontrôlables et dodelinait de la tête, les yeux révulsés. Chaque fois que David l'avait vu tordre la bouche en silence, comme un poisson à demi asphyxié sur la berge, il avait été saisi d'une sorte de vertige.

Il écouta le léger sifflement que produisaient ses mules jaunes, tandis qu'il montait les dernières marches avant d'arriver à la porte qui menait de la terrasse au salon. Yvette n'avait pas encore ouvert les rideaux, ce qui lui évita d'avoir à les refermer. C'est ainsi qu'il aimait voir cette pièce : luxueuse et obscure. Contre le mur, face à lui, il distinguait les contours du fauteuil pourpre couvert de dorures éclatantes que la grand-mère américaine d'Eleanor avait arraché à une vieille famille vénitienne au cours d'une de ses campagnes d'achats en Europe. Il jouissait de ce que cette acquisition avait de scandaleux et, sachant que ce fauteuil aurait dû être bien à l'abri dans un musée, il ne manquait jamais une occasion de s'y asseoir. Parfois, lorsqu'il se trouvait seul, il s'installait dans le fauteuil

Patrick ne s'éveilla pas de son rêve, bien qu'il sentît une aiguille s'insinuer sous son omoplate et faire son chemin dans sa poitrine. On lui cousait les poumons comme un vieux sac, avec du gros fil, et il ne pouvait plus respirer.

Il vit le berger alsacien qui l'avait poursuivi dans les bois, et eut l'impression de courir de nouveau dans le bruissement des feuilles mortes à grandes foulées, de plus en plus grandes. Quand le chien fut tout proche, sur le point de le rattraper, Patrick se mit à faire des additions à haute voix, très fort et au dernier moment son corps s'éleva au-dessus du sol jusqu'à ce qu'il pût voir au-dessous de lui le sommet des arbres, comme des algues vues depuis le bord d'un bateau. Au-dessous de lui, le berger d'Alsace se coucha dans un tourbillon de feuilles mortes et saisit dans sa gueule une branche sèche.



# Peu importe

## Edward St Aubyn

Cette édition électronique du livre  
*Peu importe* d' Edward St Aubyn  
a été réalisée le 04 octobre 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
ISBN PDF : 9782267022933.